



PAGES RETROUVÉES

MOUHOT à Angkor.

Ribadeneyra en 1601, Christovalde Jaque en 1606, le P. Chevreul vers 1672, avaient signalé l'existence des ruines d'Angkor; en 1817, Abel Rémusat traduisit une relation de voyage, dont l'auteur, un Chinois, avait visité Angkor qui était en pleine prospérité vers 1295. La description que nous donnons ci-dessous et qui est extraite du *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indochine*, de Mouhot (Hachette, 1863) — n'est donc pas la première qui ait été faite des ruines célèbres. Cependant Francis Garnier a pu écrire: *Si Mouhot ne fut pas le premier Européen qui visita Angkor, il fut le premier qui en donna une description fidèle et des dessins intéressants*. Le même Francis Garnier remarque que Mouhot a découvert une seconde fois les ruines; elles étaient si oubliées, en effet, que *l'Univers pittoresque*, compilation géographique qui parut vers 1838, ne mentionne même pas le Cambodge parmi les pays d'Extrême-Orient.

Le Français Mouhot, naturaliste, chargé d'une mission par les sociétés scientifiques de Londres, quitta l'Angleterre le 27 avril 1858; arrivé à Bangkok le 12 septembre, il explora le Siam, le Cambodge, — sa visite à Angkor — qu'il orthographie Ongkor — eut lieu en janvier 1860 — traversa la *Dong-Pbya-Phaye*, ou forêt du roi du feu, se rendit à Luang-Prabang, et en partit le 9 août 1861. Atteint par la fièvre, il cessa, le 5 septembre, de tenir son journal. Voici les dernières notes qu'on a retrouvées sur son carnet.

« Le 20 septembre, départ de B... p.

« Le 28, ordre du Sénat de Luang-Prabang envoyé à B...) enjoignant aux autorités de ne pas me laisser dépasser cette limite.

« Le 15 octobre, départ pour revenir à Luang-Prabang.

« Le 18, halte à H...

« Le 19, je suis atteint de la fièvre.

« Le 29: Ayez pitié de moi, ô mon Dieu. »

Cette exclamation suprême, tracée d'une main tremblante, dit Ferdinand de Lanoye, est la dernière que le voyageur ait confiée au papier. Mouhot mourut le 10 novembre 1861. Son domestique chinois, Phraï, rapporta fidèlement à Bangkok ses notes et ses collections. Quelques années plus tard, la mission Doudart de Lagrée fit élever un tombeau au malheureux explorateur, à l'endroit où il avait été enseveli, sur les bords du Nam-Kan, à 8 kilomètres de Naphao.



ORSQUE de Battambang on se rend à Ongkor, après avoir coupé le grand lac, de l'un à l'autre des cours d'eau qui traversent ces deux localités, on s'engage dans un ruisseau que l'on remonte l'espace de deux milles dans la saison sèche, puis on arrive à un endroit où il s'élargit quelque peu et forme un petit bassin naturel qui tient lieu de port. De là une chaussée en terre, assez élevée, praticable encore et qui s'étend jusqu'à la limite que les eaux atteignent à l'époque de l'inondation annuelle, c'est-à-dire sur

un espace de trois milles, conduit à Ongkor la neuve, bourgade insignifiante, chef-lieu de la province actuelle et située à quinze milles au nord-nord-ouest des bords du lac.

Le vice-roi de la province de Battambang se trouvait à Ongkor au moment de notre visite ; il venait de recevoir l'ordre du gouvernement siamois d'enlever un des plus petits, mais en même temps un des plus jolis monuments d'Ongkor et de le transporter à Bangkok.

Nous trouvâmes dans la personne du gouverneur d'Ongkor un homme beaucoup plus affable et beaucoup mieux élevé sous tous les rapports que celui de Battambang. Je lui offris pour tout présent un pain de savon, et M. Sylvestre (1) deux feuilles lithographiées représentant des militaires français, et nous fûmes aussitôt dans les bonnes grâces de Son Excellence.

Il s'approcha de moi et passa sa main dans ma barbe avec une sorte d'admiration.

« Que dois-je faire pour faire croître la mienne ainsi ? dit-il. Je désirerais en avoir une pareille. Ne connaîtriez-vous pas un moyen pour la faire pousser ? »

Enfin il nous promit un chariot pour faire conduire nos bagages à Ongkor-Wat, ainsi qu'une lettre pour nous recommander au chef du district et lui ordonner de nous accorder tout ce que nous lui demanderions. Le lendemain, nous nous mîmes en route. Nous traversâmes d'abord le chef-lieu moderne qui ne compte pas beaucoup plus de mille habitants, tous cultivateurs, et à l'extrémité duquel se trouve un fort d'un mille carré : c'est une muraille crénelée, construite en beaux blocs de concrétions ferrugineuses tirées des ruines. Enfin, après trois heures de marche dans un sentier couvert d'un lit profond de poussière et de sable fin qui traverse une forêt touffue, nous débouchâmes tout à coup sur une belle esplanade pavée d'immenses pierres bien jointes les unes aux autres, bordée de beaux escaliers qui en occupent toute la largeur et ayant à chacun de ses quatre angles deux lions sculptés dans le granit.

Quatre larges escaliers donnent accès sur cette plate-forme.

De l'escalier nord, qui fait face à l'entrée principale, on longe pour se rendre à cette dernière une chaussée longue de deux cent trente mètres, large de neuf, couverte ou pavée de larges pierres de grès et soutenue par des murailles excessivement épaisses.

Cette chaussée traverse un fossé d'une grande largeur qui entoure le bâtiment, et dont le revêtement, qui a trois mètres de hauteur sur un mètre d'épaisseur, est aussi formé de blocs de concrétions ferrugineuses, à l'exception du dernier rang, qui est en grès, et dont chaque pierre a l'épaisseur de la muraille.

Épuisés par la chaleur et une marche pénible dans un sable mouvant, nous nous disposions à nous reposer à l'ombre des grands arbres qui ombragent l'esplanade, lorsque, jetant les yeux du côté de l'est, je restai frappé de surprise et d'admiration.

Au-delà d'un large espace dégagé de toute végétation forestière s'élève, s'étend une immense colonnade surmontée d'un faite voûté et couronnée de cinq hautes tours. La plus grande surmonte l'entrée, les quatre autres les angles de

(1) M. Sylvestre était un missionnaire français qui accompagnait Mouhot.

l'édifice ; mais toutes sont percées, à leur base, en manière d'arcs triomphaux. Sur l'azur profond du ciel, sur la verdure intense des forêts de l'arrière-plan de cette solitude, ces grandes lignes d'une architecture à la fois élégante et majestueuse me semblèrent, au premier abord, dessiner les contours gigantesques du tombeau de toute une race morte.

Les ruines de la province de Battambang, quoique splendides, ne peuvent donner une idée de celles-ci, ni même laisser supposer rien qui en approche.

En effet, peut-on s'imaginer tout ce que l'art architectural a peut-être jamais édifié de plus beau, transporté dans la profondeur de ces forêts, dans un des pays les plus reculés du monde, sauvage, inconnu, désert, où les traces des animaux sauvages ont effacé celles de l'homme, où ne retentissent guère que le rugissement des tigres, le cri rauque des éléphants et le brame des cerfs.

Nous mîmes une journée entière à parcourir ces lieux, et nous marchions de merveille en merveille dans un état d'extase toujours croissant.

Ah ! que n'ai-je été doué de la plume d'un Chateaubriand ou d'un Lamartine, ou du pinceau d'un Claude Lorrain, pour faire connaître aux amis des arts combien sont belles et grandioses ces ruines peut-être incomparables, seuls vestiges d'un peuple qui n'est plus et dont le nom même, comme celui des grands hommes, artistes et souverains qui l'ont illustré, restera probablement toujours enfoui sous la poussière et les décombres.

J'ai déjà dit qu'une chaussée traversant un large fossé revêtu d'un mur de soutènement très épais conduit à la colonnade, qui n'est qu'une entrée, mais une entrée digne du grand temple. De près, la beauté, le fini et la grandeur des détails l'emportent de beaucoup encore sur l'effet gracieux du tableau vu de loin et sur celui de ses lignes imposantes.

Au lieu d'une déception, à mesure que l'on approche, on éprouve une admiration et un plaisir plus profonds. Ce sont tout d'abord de belles et hautes colonnes carrées, tout d'une seule pièce ; des portiques, des chapiteaux, des toits arrondis en coupoles ; le tout construit en gros blocs admirablement polis, taillés et sculptés.

A la vue de ce temple, l'esprit se sent écrasé, l'imagination surpassée ; on regarde, on admire, et, saisi de respect, on reste silencieux ; car où trouver des paroles pour louer une œuvre architecturale qui n'a peut-être pas, qui n'a peut-être jamais eu son équivalent sur le globe.

L'or, les couleurs ont presque totalement disparu de l'édifice, il est vrai ; il n'y reste que des pierres ; mais que ces pierres parlent éloquemment ! Comme elles proclament haut le génie, la force et la patience, le talent, la richesse et la puissance des « Kmer-dom » ou Cambodgiens d'autrefois !

Qui nous dira le nom de ce Michel-Ange de l'Orient qui a conçu une pareille œuvre, en a coordonné toutes les parties avec l'art le plus admirable, en a surveillé l'exécution de la base au faite, harmonisant l'infini et la variété des détails avec la grandeur de l'ensemble et qui, non content encore, a semblé chercher partout des difficultés pour avoir la gloire de les surmonter et de confondre l'entendement des générations à venir !

Par quelle force mécanique a-t-il soulevé ce nombre prodigieux de blocs énormes jusqu'aux parties les plus élevées de l'édifice, après les avoir tirés de montagnes éloignées, les avoir polis et sculptés ?

Lorsqu'au soleil couchant mon ami et moi nous parcourions lentement la superbe chaussée qui joint la colonnade au temple, ou qu'assis en face du superbe monument principal, nous considérions, sans nous lasser jamais ni de les voir, ni d'en parler, ces glorieux restes d'une civilisation qui n'est plus, nous éprouvions au plus haut degré cette sorte de vénération, de saint respect que l'on ressent auprès des hommes de grand génie ou en présence de leurs créations.

